

comme Georges, ardent, enthousiaste, qui vibrât d'émotions comme Georges lorsqu'il s'adressait à Hélène.

Depuis que la jeune fille avait deviné l'amour de son frère et de son amie, elle était en proie à un trouble qui la transformait à un tel point qu'elle se demandait, avec un peu d'effroi, ce qui se passait au fond d'elle-même.

Ses yeux noirs s'emplissaient de flammes ; son sein se soulevait ; son cœur lui semblait rempli d'aspirations passionnées.

Pour la première fois, elle comprenait la joie d'aimer.

Georges et Hélène ne pouvaient savoir que leur propre tendresse provoquait ainsi chez Carmen l'éclosion de l'amour. N'étaient-ils pas absorbés par le plus tyrannique et le plus égoïste des sentiments ?

Ils vivaient l'un pour l'autre, sans que rien existât pour eux au delà de leur contemplation mutuelle.

Que leur importait la terre, le ciel et tout ce qui n'était pas leur double joie ?

Georges frémissait quand il pressait la main d'Hélène ; en l'écoutant, en le sentant à ses côtés, après toutes ses souffrances, toutes ses larmes, tous ses désespoirs, l'orpheline goûtait enfin le bonheur, et ne voulait pas se demander ce qu'il durerait.

Elle aurait cru manquer de respect à Dieu si elle ne s'était abandonnée à ces ineffables délices qu'il lui envoyait pour panser les blessures de son cœur si douloureusement atteint.

Pourtant ses résolutions étaient inébranlables ; c'était au plus profond d'elle-même qu'elle garderait son cher secret.

Quoi qu'il arrivât elle n'aimerait jamais que Georges ; et celui-ci peut-être l'ignorerait toujours.

Les trois promeneurs rentrèrent au château, où la comtesse les attendait.

Mme de Kerlor regarda longuement Georges et Hélène et ses lèvres eurent un léger frémissement. Cette fois, la mère semblait lire la vérité sur la physionomie de son fils.

Les dernières hésitations de Mme de Kerlor avaient disparu. Elle voulut s'entretenir avec Georges avant le dîner.

Le jeune homme se mit à la disposition de sa mère, ne soupçonnant pas du tout de quoi il allait être question.

Il ne pensait qu'à Hélène. Cependant, il remarqua la gravité de la comtesse.

D'abord il supposa que peut-être il allait s'agir d'affaires d'intérêts. L'administration de la fortune des Kerlor demandait une attention soutenue, et c'était Georges qui, après avoir pris conseil de la comtesse, s'occupait des opérations financières qu'entraînait cette gestion. Mais il savait aussi que sa mère ne se préoccupait pas outre mesure de ces combinaisons, en grande dame qui se repose sur les intermédiaires auxquels elle a remis sa confiance, du soin de faire fructifier l'argent.

Georges sut vite à quoi s'en tenir.

La comtesse, après avoir prié son fils de s'asseoir, commença d'une voix très calme :

— Mon cher enfant, j'ai reçu une lettre de ma sœur, la vicomtesse de Guidelvinec.

Georges très étonné répondit :

— C'est ma respectable tante qui vous préoccupe à ce point ? ... Qu'a-t-elle pu vous écrire ?

Mme de Kerlor voulut aller droit au but ; elle répliqua :

— Ma sœur porte une accusation, une inqualifiable accusation contre Mlle de Penhoët.

A ces mots Georges se leva.

— Je ne permettrai à personne d'attaquer cette jeune fille ! s'écria-t-il.

On devine si Mme de Kerlor fut frappée en entendant son fils répondre si catégoriquement.

Elle eut un tressaillement ; il lui sembla que le voile qu'elle avait eu devant les yeux jusque-là se déchirait d'un coup.

Elle se leva à son tour et regarda Georges dans les yeux.

La comtesse de Kerlor appartenait à une de ces vieilles familles bretonnes qui sont comme un produit spécial de cette terre de granit, battue incessamment par les vagues.

Les traits de son visage gardaient ordinairement une impassibilité qui faisait penser à ces rocs au milieu desquels elle était née, sur la côte du Finistère, à quelques lieues de Brest.

Ses yeux, d'un vert sombre, semblaient refléter, comme un miroir, les flots qu'ils avaient contemplés dès l'enfance.

Le regard était tranquille comme l'Océan, quand le calme règne ; mais toujours comme pour l'Océan, quand la tempête y dominait en maîtresse, il ne devait plus exister d'obstacles dont elle n'eût raison.

— Ma mère, reprit Georges, très résolu, j'aurais voulu attendre quelque temps avant de vous faire part d'un projet dont la réalisation est le plus cher de mes vœux : mais puisqu'un ennemi caché me défend la moindre indécision, je parlerai ... Pouvez-vous me dire quelle insinuation contenait la lettre dont vous me parlez ?

— Elle affirmait que Mlle de Penhoët ne vous était pas indifférente,

— Eh bien, ma mère, elle disait vrai.

— Georges !

La comtesse connaissait trop son fils pour supposer qu'il allait reculer : mais il savait aussi, lui, que la volonté de Mme de Kerlor n'était pas de celles que l'on fait plier.

Entre ces deux natures semblables le choc, s'il arrivait jamais, devrait être terrible.

— Oui, ma mère, ajouta Georges avec la plus profonde émotion, j'aime Mlle de Penhoët.

— Vous aimez ...

— Je l'aime de tout mon cœur, de toute mon âme ... Je désire la prendre pour femme.

Mme de Kerlor hochait douloureusement la tête. Son fils, pour la première fois de sa vie, lui causait un grand chagrin.

Elle devint très pâle ; ses yeux vert sombre prirent une expression de rigidité qui annonçait la lutte si longtemps redoutée entre la mère et le fils.



Pardonnez-moi, ma mère ; ce mariage se fera avant deux mois... ou vous n'aurez plus de fils. — Page 494, col. 1.

Pour la première fois la paix allait-elle être troublée dans la famille ?

La douairière adorait son enfant ; Georges vénait la comtesse ; mais tous deux ils savaient, puisque le même sang bouillonnait dans leurs veines, qu'un désaccord entre les deux volontés pouvait amener les conséquences les plus graves.

Jusque-là, ils s'étaient trop aimés pour que le moindre différend subsistât entre eux ; d'ailleurs, ils avaient évité tout sujet pouvant amener la plus petite discussion ; et il y avait quelque chose de touchant à voir avec quel soin chacun veillait à ce que cette admirable quiétude ne fût pas menacée.

La comtesse et Georges allaient-ils échanger de ces effroyables paroles qu'on n'oublie jamais et qui brisent deux existences ?

Cependant, le jeune homme restait respectueusement affectueux ; mais sa voix était ferme, son geste résolu.

Il poursuivit :

— Je vous demande la permission d'épouser Hélène. Je vous demande de bénir notre union.

La comtesse ne répondit rien.

La mère s'interrogeait une dernière fois avant de rendre un arrêt irrévocable.

Elle s'accusait de ne pas avoir mieux prévu les événements ; mais pouvait-elle supposer qu'ils marcheraient aussi vite ?

Un soupir gonfla sa poitrine. N'avait-elle pas été elle-même con-